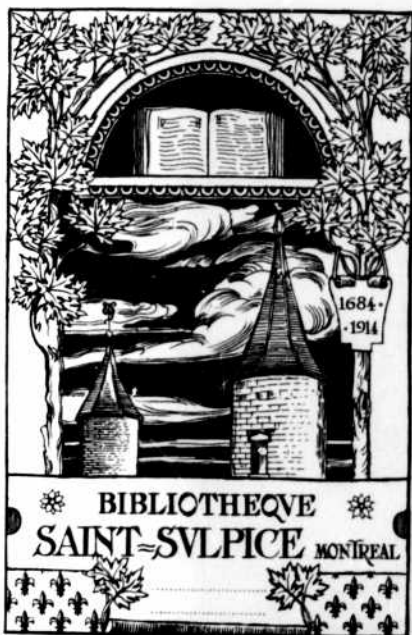


~~P 929.4~~
~~G 122 he~~

Le beau nom
de
GAGNON
par
CASIMIR HÉBERT

1950



L'Ant...

Don de

Le beau nom
de
GAGNON

par
CASIMIR HÉBERT

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

1950

11-1-50

Un de l'ancien

*Il a été tiré de ce texte deux cents
exemplaires sur papier Rolland de
Luxe, numérotés à la main et parafés
par l'auteur, dont cent exemplaires
souscrits par*

MLLE CLAIRE GAGNON

artiste

de Saint-Prospér, Qué.

Exemplaire N° 09

Casimir Hébert

ÉDITEUR
ÉDITEUR

CS
2700
Z8G-35
H7

Droits réservés, Canada, 1950

LE BEAU NOM DE GAGNON

La génération des Gagnon n'est pas près de se perdre. Les Gagnon sont nombreux, très nombreux, mais bien qu'ils occupent toutes les avenues, ils le sont moins que les grains de sable en la mer, que les astres en l'espace.

D'où leur vient le nom qu'ils portent ? Un jour il me prit fantaisie de baptiser à la romaine tous mes élèves. Comme il y a des Gagnon partout, je dus en affubler plusieurs du surnom de *Ganeo*, mot qui en latin se traduit par mauvais sujet, vaurien, débauché, coureur de cabarets, de gargottes. *Ganea* en latin c'est la taverne, en grec *ganeion*, du verbe *ganumi*, bien vivre. Or le mot de *ganeo* se rencontre dans les Catilinaires : impossible de ne pas le remarquer et le traduire, ce qui taquinait fort mes Gagnon. Cette traduction au son et à l'œil d'un noble patronyme, basée sur une similitude de vocables, était une trahison ; elle suggérait une étymologie fantaisiste qui n'est certainement pas la bonne, sans quoi les Gagnon se hâteraient de changer de nom.

Le nom de famille Gagnon est un compliment à ceux qui le portent : il est synonyme de cultivateur, la plus noble profession qui soit. Les Gagné, les Gagneur, les Gagneux, les Gagnard, les Gagnerot, les Gain, les Legagneur et les Gagnon ont tous des noms dérivés du verbe *gagner* que Du Cange dit être l'équivalent de tirer profit, mais surtout de cultiver, de labourer. Le Gaignon ou gaingnon est un colon, celui qui cherche à tirer profit d'un manse ou lopin de terre, d'une gaignerie ou d'un gaignage. En bas latin *gaagneria*, *gagnagium*, *wagnagium* signifiaient non seulement la terre, mais encore le troupeau (*ganada* en espagnol) et les outils. Ces mots de même racine que *winan*, tudesque pour *gagner*, s'emparer de ; *winna* en scandinave se rattache à *van* qui a le même sens en sanscrit, en anglais *to win*.

Monsieur Grandgagnage était un philologue belge distingué. Son nom s'interprète Grand profit ou grande exploitation fermière.

En vieux français *gaigneur* signifie laboureur ; *gaaingner* et *gagner*, cultiver et *gagnerie*, métairie. Le mot *gaignerie* se dit encore en

Bretagne au sens de métairie. La gaignerie au moyen âge désignait le gain, le profit, les fruits de la terre, une terre labourable et par suite le labourage et, comme la terre labourée peut se muer en prairie, pâturages. La gaignerie était le plus souvent exploitée par un fermier qui partageait de moitié avec le propriétaire, c'était une métairie. Le gaigneur était un censitaire à qui son seigneur concédait un lopin de terre à travailler, à gagner. Adam, le plus riche des seigneurs parce que le premier, distribua les charges à ses enfants : il fit de Caïn le premier des gaigneurs et d'Abel le premier des pasteurs. Caïn a dû trouver que son état était rude et moins agréable que l'occupation de garder et de paître les brebis. Ce fut là le commencement de sa jalousie.

Puisque gaigner c'est cultiver, on en peut donc conclure que Gagnon signifie cultivateur. Notre mot français gagner se rattache au bas latin ganare que Du Cange traduit par acquérir, tirer profit par le travail.

Il est curieux de noter que Gaignon est le nom d'un chien dans la Chronique des ducs de Normandie et celui d'un cheval dans la Chanson de Rolland (vers 1090). Le chien, « l'ami de l'homme », et le cheval, « la plus noble conquête de l'homme » sont deux animaux intelligents et fidèles et on ne doit pas s'étonner qu'on les assimile à des hommes. Le chien « gaigne » en surveillant la propriété de son maître ; le cheval « gaigne » en transportant son maître au manse comme à la guerre, mais surtout en tirant la charrue et la charrette.

Le mot gaignon désignait les petits des bêtes quadrupèdes. Ménage à l'appui de ce sens cite une traduction d'Ovide en vers :

Là sont les dolentes femelles
Qui le lait ont en leurs mamelles
Dont elles paissent les gaignons.

Le gaignon était un petit chien ; il est naturel que ce nom lui reste comme nom individuel quand l'animal a grandi ; le jeune poulain était aussi un gaignon à sa naissance. Le nom de Gaignon a servi à le désigner lorsqu'il fut devenu un noble coursier, un cheval de bataille. Le mot de chien a ce privilège d'être à la fois un terme d'affection et

une formule de mépris. La mère dorlote son poupon et donne à l'enfant des noms d'animaux ; elle l'appelle « son petit chien ». Et ce nom de tendresse sur d'autres lèvres deviendra une injure. De même en fut-il du mot gaignon. Dans un mystère du moyen âge, les Juifs, parlant des apôtres, compagnons de Jésus, les traitent de gaignons comme s'ils fussent gens peu recommandables.

Cotgrave cite le proverbe : « Hardi gaigneur, hardi mangeur » et il explique que ceux qui travaillent beaucoup, mangent beaucoup. Cotgrave cite encore le proverbe : « Mieux vaut bon gardeur que bon gaigneur ». D'après sa traduction, on comprend que le sens ici de gaigneur est celui de pilleur. Qui pille « gaigne » mais pas honnêtement.

C'est sans doute l'âpreté au gain de certains fermiers qui fit donner au mot gaigneur le sens de pilleur, parce qu'ils butinaient trop. Et le mot gaignon son homonyme en souffrit au point qu'un mot aussi honorable se changea en une injure. Le verbe gagner, au moyen âge, a trois sens principaux : 1° -celui de gagner, d'obtenir, d'atteindre, de mériter comme dans ce texte ; « Le mari qui survit sa femme, gaigne la moitié de la dote » (Coutumes générales, tome 2 p.479). Celui qui gaigne la colline, le haut, le taillis, s'enfuit mais il obtient la sécurité ; 2° -le sens de s'emparer, de prendre, de faire du butin, de piller ; 3° -le sens de cultiver un fonds, de l'exploiter pour en tirer profit.

Le mot de gagner entre dans nombre de proverbes, outre ceux que Cotgrave citait plus haut ; on trouve encore chez ce lexicographe : « Qui bien gaigne et bien despend, ne luy faut bourse à mettre argent ». Le travail permet l'économie et l'économe devient vite riche. Peut s'entendre : Le métier de cultivateur et l'économie suffisent au bonheur de la vie. Pas n'est besoin de bourse puisque tout est sur la ferme ou dans la grange, dans le jardinet, la cave ou l'office. Revenons aux proverbes : « Assez gaigne qui malheur perd », éviter le malheur, c'est un profit. « Marchand qui ne gaigne, perd », un marchand doit faire du bénéfice sans quoi il va à la faillite. « Jamais ne gaigne qui plaide à son seigneur ou procède à son maître ». C'est de sens évident : « La raison du plus fort est toujours la meilleure », dit La Fontaine.

On lit dans Montaigne : « Il n'est pas marchand qui toujours gagne » au sens de il faut s'attendre à des déboires dans toutes les positions de la vie.

Le gagnage était synonyme de gaignerie. Jacques de Feuilloux dans sa *Vénerie* dit : « Il y a différence entre gagnages et tailles ; car ce que nous appelons gagnages sont champs et jardins où croissent toutes espèces de blés et potages. Et quand les cerfs vont là viander, nous disons qu'ils ont été aux gagnages. » Et il ajoute que les gagnages sont plus payants que les tailles. Le gagnage, c'est le domaine du gagnon, du cultivateur.

Le nom de famille de Gagnon vient du métier, de la profession ; il n'est ni un nom personnel ni un nom de personnage ; il n'y a pas de saint Gagnon quoique de nombreux gagnons soient canonisés comme saint Isidore, saint Philaret, saint Phocas, saint Ulbert, saint Alexandre, saint Engelmer, saint Léon et autres, sans oublier ni saint Eustache, ni saint Abraham, père des croyants.

Le nom de Gagnon n'a pas été influencé par la toponymie française ; c'est à peine s'il y a en France quatre localités appelées Gagnon et Le Gagnon ; la plus importante est Gagnon de l'Allier et elle n'a que 43 habitants ; les quatre réunies n'ont pas quatre-vingts âmes. Comment prétendre que les Gagnon soient issus de si petits endroits ? La vérité est que ces endroits ont obtenu ces noms parce qu'un Gagnon les a possédés ou occupés ou qu'ils étaient voisins d'un gagnage, d'un pâtis, de terres cultivées.

L'érudit Philéas Gagnon, contemporain et compatriote de Narcisse-Eutrope Dionne, a subi l'influence de ce dernier qui prétendait tirer tous les noms de famille d'un nom de localité. Ce qui est absurde dans la plupart des cas. On fait dire à Philéas que le nom de Gagnon vient de la commune de Gueugnon, du département de Saône-et-Loire, et, que celui de Gaignon vient de Gaignon de la commune de Gaignon du canton d'Apt, département de Vaucluse. D'abord il est peu probable que Gueugnon soit devenu Gagnon avec les âges, tandis que Gaignon est phonétiquement l'ancêtre de Gagnon. Ensuite il y a ceci

qui ruine toute l'affirmation de Philéas Gagnon c'est qu'il n'y a pas, au dictionnaire des *Postes, Télégraphes, etc., de France*, une seule localité du nom de Gaignon. Et le dictionnaire de Joanne nomme les treize communes du canton d'Apt, parmi lesquelles je lis : Saignon avec une s et non pas Gaignon avec un g.

Pourquoi se donner tant de mal pour extraire un nom de famille d'un nom de lieu, alors qu'il est naturel de désigner un individu par son métier ou sa profession ?

Le nom de famille Gagnon est donc tiré du métier de cultivateur comme tant d'autres : Messier, Métivier, Messonnier, D'Aoust, Labourier, Labouré, Laurier (en gallois laur, terre), Houdard, Houdier, Maynard, Magnan, Couture, Routier, Granger, Couturier, Lacouture, Laganière, et le reste. Comme on le voit les Gagnon sont en belle compagnie.

Pour soutenir ma thèse de l'honorabilité du beau nom de Gagnon, disons que la terre est la source inépuisable que le Créateur Suprême a destinée pour fournir à nos besoins ; c'est elle qui recueille nos sueurs pour nous dispenser à larges mains ses fruits de toutes sortes. L'agriculture est à cause de cela la véritable vocation de l'homme et pour lui c'est l'état le plus nécessaire, le plus utile, le plus noble. L'agriculture et l'état pastoral sont nés avec l'homme. Les peuples primitifs ont été agriculteurs et pasteurs ; ces derniers, répartis en familles, vécurent dans d'immenses plaines, transplantant leurs tentes à la suite de leurs troupeaux à la recherche de nouveaux pâturages et comme dit Salluste : « c'était une race d'hommes agrestes, sans lois, sans rois, libres de toutes attaches, Genus hominum agreste, sine legibus, sine imperio, liberum atque solutum » (Conjuration de Catilina).

Mais à côté des peuples pasteurs il y eut les peuples sédentaires et ceux faisant un harmonieux mélange des deux genres de vie. L'agriculture est le fondement de la prospérité privée et publique. Les biens qu'elle procure sont des richesses plus sûres et plus stables que celles fondées sur le commerce et l'industrie. Il n'est pas nécessaire de posséder une grande terre, mais il suffit de cultiver mieux, de gagner avec soin

et sagesse la terre paternelle à moins qu'il faille aller gagner des terres nouvelles.

Si nous consultons l'histoire nous voyons que nulle part le développement social n'a accompli ses phases sans avoir l'agriculture pour point de départ. Les tribus de chasseurs restent à l'état sauvage et les nomades ne s'élèvent guère au-dessus de la barbarie. L'homme qui s'est attaché à la glèbe qui le nourrit en retour de ses labeurs prépare la civilisation ; sur le champ s'élève la maison où prospérera la famille. A la maison succédera le village, au village la ville ; à la famille succédera la tribu, à la tribu la nation. De là naîtront l'amour du sol natal et de la race, le patriotisme, le dévouement, les traditions, les coutumes et le culte collectif, les arts et l'industrie. Les gaigneurs sont des héros, les colons peinent pour que leurs petits-fils jouissent. « Qui ne gagne, perd » dit le proverbe et la nation qui trop s'industrialise doit s'approvisionner ailleurs de beurre et de blés, de bacon et de fromage.

Heureux le cultivateur qui se suffit à lui-même, loin du bruit et de l'alsphalte, loin des conflits et des grèves, car la terre loyale ne chôme pas ; elle rend cent pour un à ceux qui l'aiment, qui la gagnent résolument, assidument, *Bona si sua norint, agricolæ*, ah ! si tous les Gagnon savaient !

Après cet éloge de l'agriculture, tous les Gagnon seront fiers du beau nom qu'ils portent et si quelques-uns l'ont perdu aux hasards de la route, ils voudront le reprendre au plus tôt, comme une étiquette de noblesse, la noblesse la plus reculée et la plus authentique, puisqu'il y a eu des gagnons depuis Adam, depuis qu'il faut gagner son pain à la sueur de son front, que le travail est la loi de nature.

CASIMIR HÉBERT
anthroponymiste

Montréal, 18 novembre 1949.

